

Les athlètes écrivent avec leurs jambes et leurs bras nus!

Autor(en): **Naudin, Pierre**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Jeunesse et sport : revue d'éducation physique de l'École fédérale de gymnastique et de sport Macolin**

Band (Jahr): **32 (1975)**

Heft 6

PDF erstellt am: **21.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-997559>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Les athlètes écrivent avec leurs jambes et leurs bras nus!¹

Pierre Naudin

Lorsque nous interrogeons les faits dont nous sommes les témoins, en nous préoccupant, non pas de l'état d'esprit dans lequel ils nous placent, nous, les sportifs (pratiquants, journalistes, observateurs partiaux ou non de la TV), nous ne pouvons qu'être soucieux. Nous vivons à une époque de surenchère effrénée. De l'audace, toujours de l'audace. On veut faire mieux, et souvent on fait pire !

Citius, Altius, Fortius (plus loin, plus haut, plus fort) proclame une devise olympique assez comique, d'ailleurs, puisqu'au lieu de grec, il s'agit de latin. Mais où cela peut-il mener ? Le sport - encore vigoureux - et la religion - fortement ébranlée - resteront-ils longtemps encore les catalyseurs de certains peuples ? L'érotisme ne prend-il pas une force inquiétante ? La drogue n'est-elle pas devenue une espèce de religion qui place les paradis-artificiels - à portée de la main ?... Dans le sport même, le dopage ne crée-t-il pas, lui aussi, un problème de la drogue ? Plus angoissant que l'autre, pour nous, sportifs !

Le hasard, la surprise, l'enthousiasme; le besoin de crier, de gesticuler, d'encourager, d'épater et de revendiquer sont aussi des conditions déterminantes de notre vie. Nous savons quel péril - atomique - la surplombe, et il nous faut, pour l'oublier, un pathétisme quotidien: ainsi le pensent ceux qui «font» l'opinion, du moins ceux qui ont les moyens de la faire.

Si quelques mots peuvent suffire à caractériser une époque, les termes les plus usités dans celle que nous vivons sont exploit, sensationnel, record, et les substantifs champion, chrono. Ils appartenaient spécifiquement au vocabulaire sportif; ils figurent désormais dans le langage usuel. Certes, on peut objecter qu'ils ont toujours existé, mais que leur usage était réprouvé par les linguistes «distingués». Banals ou non, ils n'avaient pas atteint, même pour le sport, dans la première demi-portion de notre siècle, la polyvalence un peu trop clinquante dont ils bénéficient, car on en use à la légère, et sans songer à leur éventuel remplacement (bien qu'ils paraissent éculés et ne signifient plus rien dans les commentaires suscités par toute compétition sportive) peut-être faudrait-il leur trouver quelques synonymes.

Quant au choix des épithètes, n'aurait-il pas besoin d'être recommencé ? Si, évidemment, mais d'une manière intelligente. Je ne crois pas, en effet, qu'il faille trouver un athlète *royal*, et même *impérial*, lorsqu'il domine de loin ou de peu ses rivaux, car c'est inclure dans cette image pompeuse ou «pompière» un hiératisme qui la contredit !(...)

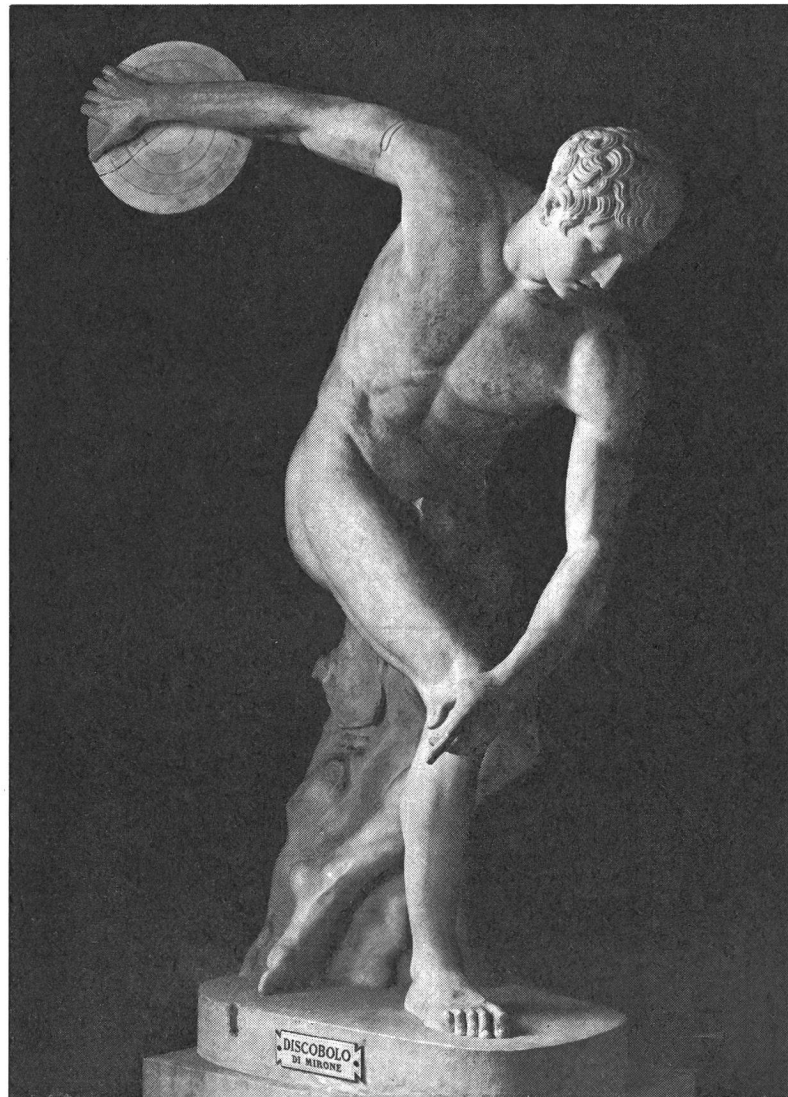
Il ne suffit pas de définir un langage, de l'adapter aux besoins techniques et rédactionnels du sport. Encore faut-il que les mots, les locutions stupides en soient exclus, au profit de mots nouveaux et significatifs. Le sport a besoin de mots précis, concis, et de termes explicites pour les définitions et les commentaires du jeu. Quant au lyrisme, le sport étant en soi lyrique, est-il nécessaire de chercher l'image à tout prix ? C'est à l'image de s'imposer d'elle-même, au journaliste de l'enregistrer, et c'est au lecteur d'avoir de l'imagination.

Il n'est pas certain que tous les convives d'un banquet olympique, écoutant Pindare ou Bacchylide proclamer les vertus et la force d'un vainqueur étaient sous le charme. Certains levaient sans doute les yeux au ciel et soupiraient d'énervement ou d'ennui en songeant que «les chevaux aux pieds de tempête», ils

avaient déjà entendu ça, et que Xénophon de Corinthe devait être rassasié avant le dessert par une telle phrase: *O, Zeus, accueille la pompe solennelle de ses couronnes, qu'il ramène des champs de Pise, vainqueur à la fois au pentathlon et à la course du stade: victoires telles qu'aucun mortel n'en remporta avant lui.*

Mais cela valait peut-être mieux que certaines images actuelles ou que les phrases en éteignoir du nouveau roman: et cela vaut mieux qu'un article d'environ trois feuillets consacré à Jean-Pierre Beltoise, dans les défuntés «lectures pour tous» où j'ai compté une douzaine de vroom, vroom, vroom et deux autres onomatopées, que j'ai d'ailleurs oubliées.

J'ai évoqué, ailleurs, la décadence du sport grec, parlé de débauche et de corruption. J'ajoute ici que les sophistes s'étaient chargés, eux aussi — moins dans le but d'ailleurs de déprécier le sport que dans celui de ridiculiser les auteurs qui l'aimaient... et qui furent de plus en plus rares au fur et à mesure que les olympiades s'entassaient — de disséquer leurs «articles» afin de nuire à «l'engance des athlètes» et à ceux qui les louaient.



Les mots sont superflus pour décrire la beauté du fameux discobole de Miron.

¹ Tiré de «l'Athlète et son Destin».

Facilité et vivacité

Si l'on veut définir l'athlète, une question se pose: *quel est physiquement ou moralement ce qui le caractérise?* Je pense que c'est, avant tout, une facilité de mouvement; c'est d'ailleurs le titre de la revue de la Fédération d'Education physique du Québec.

L'athlète ne supporte pas la lenteur. La vivacité, l'énergie qui sont siennes, mais dont on ne peut nier le rayonnement sur le public, ont engendré depuis longtemps, et dans tous les pays du monde, un nouveau type de citoyen. Sportifs ou non, mesdames et messieurs, vous allez plus vite dans tout ce que vous accomplissez parce que, depuis 1900, les athlètes, dans leurs patries respectives, ont donné une nouvelle impulsion aux manières d'agir et de penser. Ce changement de motricité ne s'est pas seulement manifesté dans l'allure, il a radicalement bouleversé l'art de vivre, l'art vestimentaire: il a accéléré, clarifié les rapports entre individus. Le sport a changé le rythme de la marche, le style de l'écriture (il n'y a aucune incompatibilité avec ce que j'ai écrit plus haut), il a éliminé les superfluités et les ambiguïtés là où elles se trouvaient. Les tenues de sport ont elles-mêmes évolué pour faciliter le geste et l'effort. Le survêtement, vers 1930, a remplacé le «péplum» de 1912 et le peignoir de 1920. Le maillot s'est allégé; la culotte a été raccourcie, et si Géo André avait osé mettre, aux Jeux de Londres, en 1908, la culotte que portent maintenant les athlètes, il n'eût pas fait tomber la barre à 1,90 m et serait devenu champion olympique. Le vainqueur, l'Américain Porter, était moins handicapé par ses vêtements... Car ce furent les Américains les promoteurs de l'équipement sportif. Pourquoi et comment? Nous y reviendrons.

Un nouvel état mental est donc né du sport, plus encore que des progrès du machinisme. Nous vivons à une époque où, hélas, la flânerie n'est plus tolérée. C'est d'ailleurs l'intensité de notre vie musculaire, notre faculté d'adaptation aux rythmes différents, mais toujours plus rapides, imposés par l'environnement, qui nous préservent, nous, les sportifs, des dépressions nerveuses auxquelles d'autres, plus vulnérables du fait de leur tempérament lent, ou uniforme, ou taciturne, ne peuvent guère résister... ce qui ne signifie pas que nous sommes des gens plus insensibles que d'autres. Le vite et bien d'autrefois est devenu *vite et mieux* (quelquefois aussi *vite et mal*). Les records péniblement ajoutés par les générations précédentes ne sont plus que des échelons sur lesquels l'athlète spécialisé de maintenant prend un imperceptible appui pour se hisser vers un record inhumain par rapport à tous ceux que les autres ont établis avant lui. Ce record «moderne», un de nos anciens champions mort à l'instant où le sport allait prendre une nouvelle tournure, un nouvel esprit et de nouveaux modes d'entraînement (Jean Bouin, ressuscité maintenant, par exemple) le trouverait phénoménal: il est atteint avec une espèce de désinvolture qui, plus que le recordman apte à l'obtenir et préparé en conséquence est, elle, phénoménale!

Les symboles et les légendes

Au temps où le «légendaire» Nurmi sévissait sur les stades, qui aurait pu imaginer (surtout pas lui!) que des coureurs boucleraient un 1500 aux alentours de 3'30, un 5000 en près de 13'; qu'une femme courrait le 800 m. en 1'57"5 (Svetla Zlateva, Athènes, 24 août 1973) et qu'un Chinois (c'était si loin, si «arriéré», il n'y a pas tellement longtemps, ce pays-là!) sauterait 2,29 mètres dans un style qui fut longtemps typiquement... américain?

Il fut une époque où les records olympiques de Bennett (4'46") au 1500 m., en 1900; de Meredith (1'51"9) au 800, en 1912; de Landon (1,94 m) en hauteur, en 1920

émerveillaient les athlètes et les spectateurs. Désormais, dans de nombreux clubs, petits et grands, certains athlètes réalisent ces performances sans que leur entourage entre en transes et qu'ils expriment, eux, une satisfaction particulière.

Mais il est permis de se demander si certains champions de l'Antiquité, les coureurs et les lanceurs, notamment, n'auraient pas fait bonne figure dans une compétition olympique actuelle. Nous manquons d'éléments métriques, chronométriques, techniques de comparaison, certes, mais les rares textes sérieux dont nous disposons ne sont pas plus laudatifs que certains articles imprimés par nos journaux. Et en leur temps, et *même encore*, Aristote, Galien, Hippocrate, Epictète, Lucien, Platon, Philostrate, Pausanias, dont les témoignages et les lambeaux de témoignages nous sont parvenus, étaient considérés comme des gens très sérieux. Alors?

Qui sait si Phayllos de Crotoné n'aurait pas battu un Bernhard en longueur et un Hubacher au disque... et, au niveau mondial, qui peut prétendre que ces hommes, aussi longtemps entraînés que nos athlètes, *sinon plus*, vivant hors de toute pollution, mangeant une nourriture saine (aucun engrais, pas le plus petit ingrédient «fabriqué») ne se seraient pas distingués? Certes, il convient de faire la part de la légende: les vandales, puis le christianisme ayant détruit la plupart des textes et des références, effacé les inscriptions sur les socles, martelé les épigrammes, puis ce qui subsistait ayant été, plus tard, saccagé par les Turcs, les bases de départ ne sont guère abondantes!

Il est par ailleurs évident que sous l'hégémonie des Théodoses, les nostalgiques du «sport» et du paganisme ont transmis oralement à leurs enfants, et ceux-ci à leur descendance, les récits des prouesses des athlètes et des «championnats» révolus qui groupaient autour des stades des dizaines de milliers de spectateurs. Car le christianisme eut bien du mal à s'implanter dans les campagnes grecques tant étaient grandes, et l'adoration pour les dieux séculaires, et l'admiration pour les champions qui les avaient honorés de leurs performances. Il est résulté de cet état de fait ce qui résulte de toutes les narrations orales: de narrateur à confident, les performances ont grandi et sont devenues, comme celles qu'on prête à Milon de Crotoné, typiquement légendaires. Quant au palmarès olympique livré par Pausanias, et qui confirme les récits de certains contemporains des champions dont ce voyageur infatigable avait pu admirer les statues, il est bien incomplet, puisque, lorsqu'il visita Olympie, le sanctuaire avait été «visité» par Néron quelque cent ans plus tôt, et, malgré les apparences, semblait déjà dans l'anarchie.

Les Héros inventés

Alors?... Eh bien, il faut sans doute savoir non seulement interpréter les légendes, il faut également situer d'une part l'époque où vivait tel ou tel champion et situer d'autre part l'époque à laquelle vivaient certains auteurs qui racontèrent ses exploits.

Milon de Crotoné fut, par exemple, champion olympique de lutte en 540-516 *avant notre ère* (6 victoires). Certains auteurs lui en ajoutent même une en 552 (62e olympiade) ainsi que 6 victoires à Delphes. Athénée, qui nous rapporte qu'une fois, devant l'autel de Zeus, à Olympie, Milon dévora un taureau entier, est un écrivain du IIIe siècle *de notre ère*. Strabon, qui y va aussi de son petit couplet sur Milon, est né 58 ans avant J.-C. et mort 25 ans après; Cicéron, qui fustige la brutalité du Crotoniate n'était pas non plus son contemporain (106-43 avant J.-C.)... et l'on pourrait en citer beaucoup d'autres!...

Comment, après de si longs décalages, pourrait-on accorder toute sa confiance à ces écrivains et commentateurs? 800 ans séparent Milon d'Athénée!... Pouvons-nous, nous, être précis sur ce qui se passa dans notre

pays en 1175 ? Nous avons déjà bien du mal à décrire la carrière d'un Jean Bouin, par exemple, mort en septembre 1914, parce que tout ne peut être noté, consigné et, encore moins que les performances, les états d'âme des athlètes.

Je pense que le taureau que Milon dévora devant l'autel de Zeus était un bifteck de grande «envergure» et qu'il le mangea peut-être cru, tout simplement, car il n'était pas la brute que nous décrivons succinctement les dictionnaires ¹.

Mais tous les peuples ont besoin de supermen: Milon fut celui des Grecs asservis, et qui, en pénurie d'ex-

¹ Mon Petit Larousse lui consacre 10 lignes «délirantes»... et ne mentionne même pas Philostrate!! L'édition est de 1952.

ploits sportifs à commenter, s'en inventaient... A Marseille, la légende de Milon s'appellerait une galéjade. Tout simplement... Et songe-t-on, par exemple, à tous les exploits que l'Amérique d'il y a soixante-dix ans a pu imputer à Buffalo Bill avec, ce qui est un comble, le copyright de ce dernier ! Parce qu'elle avait besoin de héros !

Les peuples ne se contentent pas de se donner les dirigeants qu'ils méritent; il leur faut des personnages inventés (c'est Indra dans l'Inde et Sigur pour la Scandinavie) ou des héros ayant vécu, mais cernés de mystère, et capables d'exploits. Est-il surprenant que les Grecs, privés de leurs dieux athlétiques, aient opté, sans se concerter, pour des champions du stade, eux pour qui le sport était aussi la religion ?



Le sport, un phénomène culturel de notre temps

Peter Kasper, président de la Commission de l'ANEP
«Sport pour tous»

Celui qui, d'une façon ou d'une autre, entre en contact avec le mouvement «Sport pour tous» est inévitablement amené à émettre quelques considérations d'ordre philosophique. L'homme recèle en lui une concentration exceptionnelle de forces vitales. C'est le propre du «jeu» d'en libérer une part. Or, ce qui est vrai pour le «jeu» l'est aussi pour le «sport», qui a pour but d'obtenir du corps un engagement désintéressé, sorte de contrepoids aux exigences multiples et sévères du travail. Contrairement à cette dernière forme d'activité physique, qui n'est autre qu'un instrument de survie matérielle et une arme indispensable dans la lutte pour l'existence, le sport et le jeu servent, eux, à l'éclosion et à la formation de la personnalité physique et morale.

Grâce au sport, l'homme prend conscience que son corps ne lui est pas seulement prêté pour être nourri, pour assurer la reproduction de l'espèce et pour travailler, mais qu'il lui est aussi confié, tout comme son âme et son esprit, pour participer à l'accomplissement d'une mission culturelle.

Le sport libère l'être humain du sentiment qu'il pourrait avoir que le corps leste son esprit comme le boulet accroché au pied du prisonnier. Pour beaucoup, il sert même de révélateur, mettant au jour la profonde communion qui existe entre l'âme et le corps. Par un exercice de l'esprit, nombreux sont ceux, pourtant, qui tentent, fréquemment mais en vain, de les dissocier pour en faire deux éléments distincts et totalement indépendants l'un de l'autre.

L'homme est-il tombé prisonnier de son savoir?

Une question se pose maintenant: celle de savoir si le sport, pris dans son sens le plus large, a une mission particulière à remplir dans le monde moderne ? Grâce à sa grande ingéniosité, l'«Homo faber» a créé, autour de lui, un «appareil» extrêmement bien organisé, mais très compliqué aussi, dont il n'est bientôt plus devenu, lui-même, qu'un élément parmi tant d'autres. Sachant ceci, on se heurte à un paradoxe presque insoutenable: produit de sa liberté et de son esprit créateur, cet «appareil» limite de façon toujours

plus impitoyable, toujours plus implacable, son champ d'action, au point de le rendre prisonnier de sa propre invention.

Il est grand temps que l'«Homo ludens» renaisse de ses cendres. C'est dans ce but que le sport doit intervenir, investi d'une fonction profondément thérapeutique: remède puissant, efficace, nécessaire.

Pour chaque individu, le sport est encore une porte de secours ouverte sur l'avenir; il constitue le moyen d'équilibre idéal — sinon unique — susceptible de compenser, en partie du moins, les méfaits physiques résultant du travail hyperspécialisé dont l'unilatéralité engendre une multitude de troubles organiques visibles aussi bien chez les travailleurs à la chaîne, esclaves d'un même geste répété à l'infini, que chez les employés de bureau, dont le manque de mouvement est évident.

Mais, à côté de cette mission d'ordre biologique, le sport a encore une autre tâche à remplir, beaucoup plus subtile que la première puisqu'elle concerne la vie intérieure de l'être humain.

Tout comme la création artistique, le jeu et le sport, par-delà toute idée initiale de gain et d'utilité pratique, portent leurs propres valeurs en eux-mêmes.

Victoire sur soi-même !

Certes, tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, le sport parle souvent un autre langage. Le souci du spectacle, l'exaltation des foules, le vedettariat, la folie du record à tout prix, la commercialisation en sont des aspects, hélas, de plus en plus préoccupants. Malgré cela, la victoire reste la clé de voûte de toute activité sportive; non seulement la victoire obtenue sur l'adversaire, mais celle, aussi, remportée sur soi-même: victoire de la volonté sur le confort et la facilité; victoire, peut-être, de l'âme sur le corps. En fait, la vie ne trouve son sens véritable que si le corps et l'âme sont sains. Cette santé, le jeu et le sport peuvent fortement contribuer à la maintenir et à la développer, ou à la retrouver si elle n'existe plus. Vu sous cet angle, le sport est sans aucun doute une parcelle de culture, et l'aspect ludique en devient un élément prépondérant et fascinant.